



Proposte per Firenze



Proposte per Firenze

***Congrès international
d'urbanisme***

Florence,

21, 22, 23 octobre 1967

Organisé par la Municipalité de Florence et
par Anthony Krafft

Avec la participation de :

J.-B. Bakema, Rotterdam

Georges Candilis, Paris

Lucio Costa, Rio de Janeiro

Peter Smithson, Londres

Heikki Siren, Helsinki

4 novembre 1966: une occasion perdue ?

Au lendemain de la catastrophe qui ravagea Florence l'automne dernier, tous les espoirs étaient permis. Innombrables furent les secours en provenance du monde entier, innombrables les efforts de tous.

Hélas, une année après le cataclysme, il est malheureux de constater que rien, absolument rien, n'a été entrepris pour éviter le risque d'une catastrophe toujours à redouter. Une nouvelle montée des eaux de l'Arno, une nouvelle inondation, et le centre de Florence serait définitivement détruit et devrait être abandonné! Les habitants ont déjà commencé à désertier le quartier de Santa Croce où l'eau avait atteint près de 6 m. le 4 novembre 1966. L'eau et tous les produits provenant de l'éclatement des égouts et des citernes ont attaqué les fondations des immeubles, qui, de l'avis des spécialistes florentins eux-mêmes, ne peuvent plus être considérés comme sûrs. Après l'inondation de 1966, on pensait que l'élan de solidarité avait créé à Florence un nouvel esprit. Or, ni les autorités, ni les organes responsables, ne purent, à part la réfection des œuvres d'art endommagées, rien entreprendre. L'esprit de routine, les querelles de partis, voire les querelles de clocher, reprirent le dessus, et

empêchèrent toute réalisation valable et indispensable. Conscient de cette carence, mon ami Giovanni Michelucci, professeur à la Faculté d'Architecture de l'Université de Florence, lança en vain un cri d'alarme. C'est alors qu'avec Piero Bargellini, ancien Syndic de Florence, et Luciano Bausi, alors chef du Département de l'Urbanisme, et actuellement nouveau Syndic, Giovanni Michelucci envisagea la tenue d'un Congrès International d'Urbanisme. J'ai eu l'honneur d'organiser ce Congrès qui se déroula du 21 au 23 octobre dernier à Florence. Sous le thème « propositions pour Florence » Georges Candilis de Paris, Peter Smithson de Londres, J.-B. Bakema de Rotterdam, Lucio Costa de Rio de Janeiro et Heikki Siren de Helsinki présentèrent aux Florentins leurs vues sur le problème. Ce sont ces interventions que nous publions ci-après. Une chose est certaine et découle de ce congrès: Florence est en danger, mais Florence ne peut, Florence ne doit pas mourir. Car elle appartient au patrimoine historique et artistique universel. C'est donc au monde entier qu'incombe la responsabilité d'aider Florence à réaliser sa propre sauvegarde.

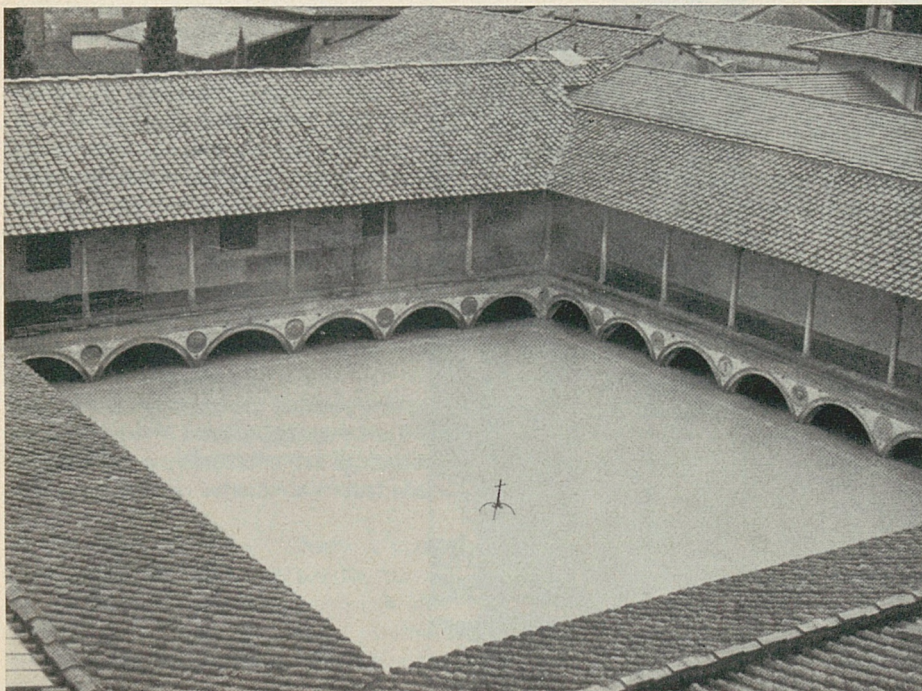
Il existe en Italie, et à Florence même, suffisamment de spécialistes de valeur, capables d'entreprendre et de réaliser les travaux indispensables et urgents. Cepen-

dant c'est de l'étranger que doit être insufflé à Florence un nouvel esprit et une nouvelle dimension. Florence se doit de comprendre que si elle appartient au monde, elle a une responsabilité à cet égard. C'est immédiatement que les études doivent être élaborées et les travaux commencer. C'est une révolution qui s'impose, pour reprendre les termes de Michelucci.

Alors, et alors seulement, les fonds nécessaires pourront être trouvés. Car actuellement, vu l'insécurité et l'indécision qui y règne, personne ne s'avance à financer quoi que ce soit. Florence occupe une trop grande place dans l'histoire de notre planète, trop de place dans la sensibilité européenne, trop de place en chacun de nous, pour être abandonnée et condamnée si stupidement par une fatalité météorologique et par une insouciance et une inconscience générales aveugles.

Il faut que le monde prenne conscience que Florence ne doit pas mourir. C'est donc de l'étranger, plus particulièrement de Lausanne, que doit se développer un vaste mouvement de solidarité dont ce Congrès a été le ferment. Nous faisons donc appel à toutes suggestions et à toutes initiatives; quelles qu'elles soient et de quelque importance qu'elles soient.

Anthony Krafft



Ceci ne doit plus jamais arriver!

Firenze. 21 ottobre 67.

Inaugurazione del Convegno:

«Proposte per Firenze», al Palazzo Vecchio

Extrait de l'allocution de bienvenue de M. Luciano Bausi

Après lecture d'un télégramme de M. Camillo di Ripamonti, président de l'*Istituto Nazionale Urbanistico*, M. Luciano Bausi salue les personnalités. Il dit sa gratitude au professeur Micheluci, père spirituel de l'initiative, à M. Anthony Krafft, directeur et animateur de la revue *Architecture, Formes et Fonctions*, grâce à l'infatigable activité duquel se trouvent réunis à Florence les urbanistes les plus autorisés du monde entier, à l'Agence du Tourisme dont la compréhension a permis la réunion, et à tous ceux enfin qui, par leur adhésion, ont manifesté le sens de leur responsabilité de citoyens et leur intérêt pour le sort de la ville. Il remercie également les ingénieurs, architectes, géomètres et édiles, à la tâche pendant les journées difficiles de novembre 1966, ainsi que l'Université, les instituts urbanistiques, les étudiants, et nous en oublions.

Pourquoi ce congrès? demande ensuite M. Luciano Bausi.

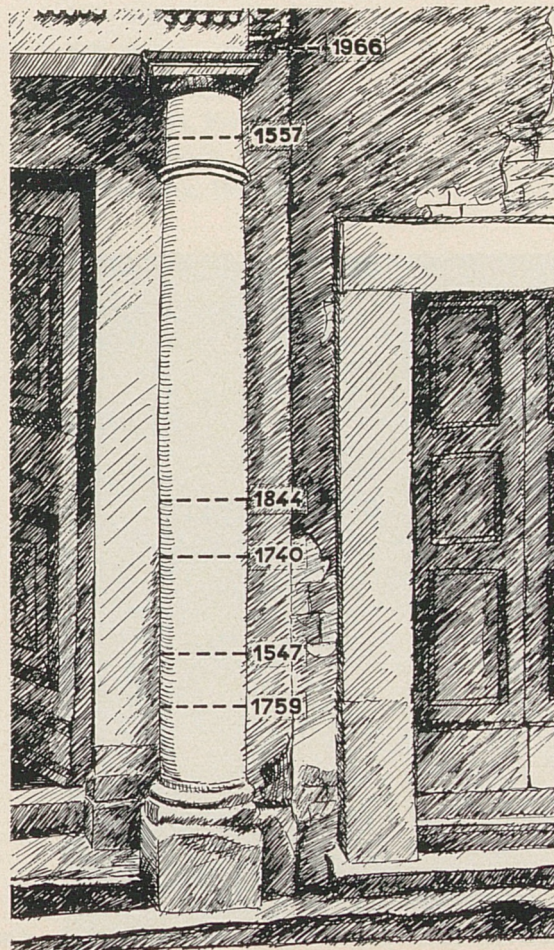
Parce que, comme l'a écrit Thomas Merton, «chaque fois qu'une tragédie frappe des hommes, tous les hommes se sentent menacés. Mais si une tragédie frappe Florence, le couteau est trop proche du cœur de notre civilisation... L'alarme est universelle. Les valeurs de la véritable essence de notre monde sont mises en cause».

Florence appelle tous les hommes à la solidarité. Et tous les hommes répondent non seulement par une aide matérielle mais aussi par un amour fraternel dans une réaffirmation de leur volonté de rester polis, intelligents, nobles et humbles, libres enfin. Car ce sont ces qualités que représente Florence, menacée non seulement par la boue et les flots de l'Arno mais par une mort plus raffinée, plus subtilement pernicieuse, une sorte d'euthanasie qui consisterait à ne pas comprendre la vocation profonde de Florence et donc à la trahir à coup d'expansion, de saturation, d'installations ne coïncidant pas avec l'image que la cité a d'elle-même. Puisque Florence est «du monde», il est ainsi logique que sa destinée future préoccupe non seulement ses 438 000 habitants, mais les citoyens du monde, auxquels nous demandons conseil.

Passant rapidement en revue quelques difficultés d'ordre interne posées par l'existence de nombreuses communes et administrations municipales, M. Luciano Bausi poursuit en donnant certains exemples de hâte et de précipitation dans l'achèvement de plans qui ont abouti architectoniquement à une uniformité fâcheuse, à un dangereux renoncement à l'art, à la fantaisie inventive, au profit d'une monotonie aussi insipide que la cuisine internationale du wagon-restaurant.

Le 4 novembre 1966, précise M. Luciano Bausi, sera un anniversaire qui ne regarde pas le passé mais qui devra se projeter dans l'avenir. Conservation des centres historiques, sans doute, puisqu'ils sont les témoins de la civilisation, mais aussi intégration de la vie sans contradiction avec la réalité qui les a suscités et avec les fonctions qu'ils expriment. Dans ce sens, la création d'un organisme prenant contact avec Venise serait peut-être profitable.

«Espérons», conclut M. Luciano Bausi, «que les hommes et avec eux les gouvernements gardent assez vif le sens de la civilisation pour préférer consacrer efforts et argent à la conservation de ses monuments plutôt qu'à la préparation de leur destruction. C'est une espérance qui dépasse le destin de Florence et en laquelle nous croyons, pour le destin de l'Humanité».



Quelle hauteur atteindra la prochaine inondation?

Les cinq interventions publiées ci-après, sont extraites des conférences prononcées lors du congrès, ce qui explique le style particulier de ces textes non prévus pour une publication.

Extraits de l'intervention de Georges Candilis, arch. Paris

« Il y a très longtemps à Athènes, lorsque j'étais tout jeune, pour aller à l'école, je passais devant un café qui s'appelait « L'Orea Florentia », — La Belle Florence. Je passais devant ce café deux ou trois fois par jour, l'image de Florence « La Belle », s'était imprimée en moi pour toujours.

Dans le monde, il y a beaucoup de villes: grandes et petites, mais il n'y a que quelques VILLES, telles Athènes, Jérusalem, Paris, Constantinople, Rome, New York, Londres... etc... et aussi Florence!

Je suis souvent venu chez vous, comme étudiant, comme touriste, de passage; et chaque fois je constate que vous avez de terribles problèmes à résoudre.

Votre ville est devenue malade!

Toutes les grandes villes du monde sont actuellement malades.

Depuis la dernière guerre, nous sommes témoins d'un changement brutal de l'échelle quantitative et de l'échelle spirituelle des villes.

Nos villes, comme les rivières, ont rompu leurs limites: elles ont grandi, grandi plus vite que nous n'aurions pu l'imaginer.

Les responsables des villes: techniciens, hommes politiques, spécialistes et les habitants, sont dépassés par les événements.

Ce phénomène se produit partout.

Votre ville a débordé, comme a débordé l'Arno ce 4 novembre; et ce débordement provoque une confusion de la notion même, VILLE.

Il faut prendre une position radicale, et ne pas continuer, comme nous en avons pris l'habitude, avec des demi-mesures, c'est-à-dire avec une optique myope.

Cette action s'appelle Urbanisme.

On parle beaucoup d'urbanisme aujourd'hui: presse, télévision, radio, tous les moyens de communication.

Il ne faut pas oublier que l'urbanisme actuellement n'a pas pris encore sa véritable structure scientifique, sa propre clarification.

Cela a débuté, il n'y a pas longtemps, au commencement de ce siècle. En 1922, Le Corbusier a écrit ses premières pensées sur l'urbanisme, — en 1933 à Athènes, on a élaboré la première Charte d'urbanisme: la Charte d'Athènes.

Mais la catastrophe de la seconde guerre a été si brutale et inattendue, que les données que nous possédions sur la manière d'agir et penser en urbanisme étaient absolument insuffisantes.

La Charte d'Athènes — Charte d'urbanisme, appliquée comme un simple manuel du « Parfait Urbaniste », apportait des schématisations de problèmes extrêmement dangereuses et quelquefois catastrophiques.

Aujourd'hui, on essaie d'approfondir les différents problèmes et d'élargir la pensée fondamentale en matière d'urbanisme.

Un des problèmes de la confusion actuelle est le maintien des limites isolatives: administratives, politiques, géographiques d'une ville et de sa région. Cette limite isolative chez vous, à Florence, a une forme très grave. Dans notre monde où tout tend vers une unification — vers un monde uni, le maintien des données limitatives du passé, depuis longtemps périmées, sclérose et atrophie les villes — votre ville aussi.

Sans une ouverture d'esprit, sans une ouverture d'air, sans la compréhension d'une nouvelle échelle, aucune véritable action urbaine n'est possible.

Il ne faut pas oublier

que les villages deviennent villes,

que les villes deviennent régions, et

que les régions s'intègrent dans des régions plus importantes encore.

Le point de vue « limitatif » va à l'encontre du courant des changements et des croisances.

Florence — il faut retrouver sa véritable fonction, son véritable rôle à jouer dans sa région, dans son pays. Florence doit conserver le rôle qu'elle joue dans la civilisation actuelle, en raison de l'héritage de son immense trésor historique et artistique. Florence doit également, et le plus vite possible, résoudre le problème de l'Arno qui déborde: ce n'est pas un problème sans solution; mais un problème à solutions scientifiques et économiques bien posées. Florence doit profiter de cette catastrophe du 4 novembre, pour, non seulement mettre hors de danger sa ville, mais également lui donner une véritable structure urbaine — un visage nouveau tourné vers l'avenir.

Bien sûr, tout le monde est d'accord pour faire tout cela; il faut créer des équipes multidisciplinaires, car les hommes isolés: architectes, hommes politiques, techniciens sont dépassés; il ne suffit pas de créer simplement des équipes pour les faire travailler, il faut avant tout, animer ces équipes, leur donner une idée claire, une idée ARCHITECTURALE, sinon, j'ai un peu peur que ce soit la médiocrité.

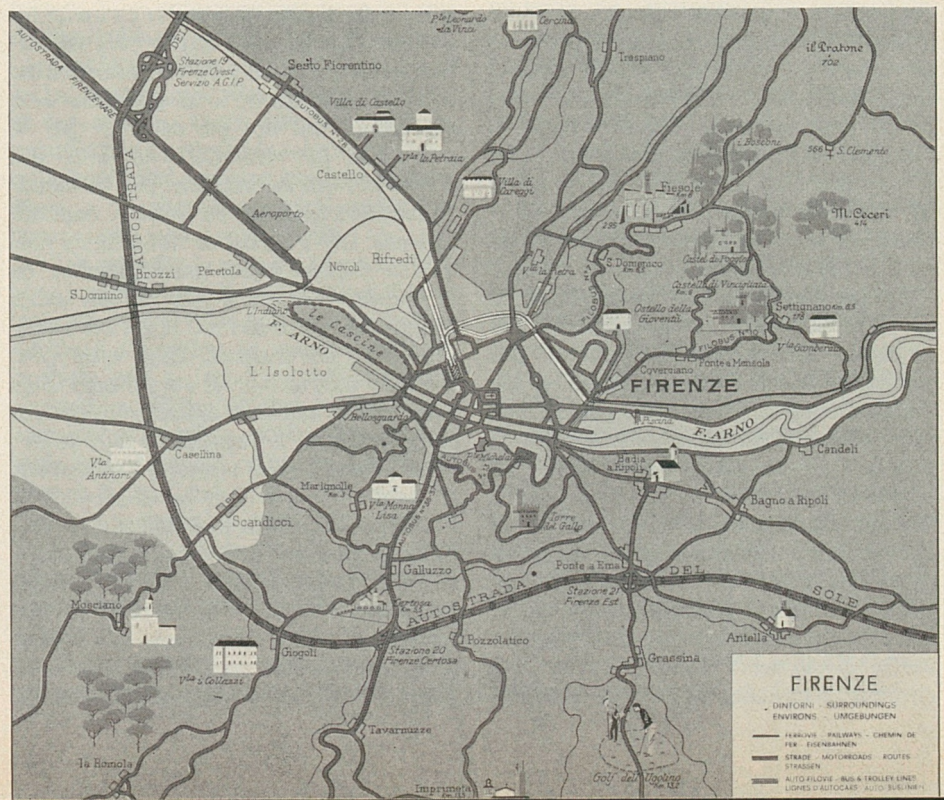
Mais, il ne faut pas oublier une autre grande vérité: Ce ne sont pas seulement les techniciens, les hommes politiques, les administrateurs qui peuvent construire ou reconstruire les villes, mais ce sont surtout les habitants des villes.

Florence a été construite par les Florentins, à travers les siècles.

Il ne suffit pas de dire que nous travaillons pour le peuple, il faut travailler avec le peuple; et pour cela il faut démontrer tous les aspects du problème de nos villes: celles d'aujourd'hui, de demain, et de l'avenir. Il faut pour réussir, créer une véritable mobilisation de tous: mobilisation dans l'esprit de l'urbanisme, l'urbanisme qui, si ce n'est pas encore une véritable science, peut devenir une conscience.

Vous avez l'immense avantage d'avoir présent devant vous, toute l'histoire de votre ville, depuis l'époque romaine, à travers toutes les métamorphoses des siècles, jusqu'aujourd'hui; mais vous ne voyez pas encore ce que sera votre ville dans l'avenir! La compréhension de l'histoire de votre ville vous donnera peut-être la possibilité de la découvrir dans l'avenir.

Pour conclure, je voudrais simplement vous citer Apollinaire: « Il faut voir les choses de loin, de très loin, il faut voir les choses de près, de très près, mais avant tout il faut voir les choses d'une façon juste. » Et j'ajoute, « et avec amour ».



Extraits de l'intervention de Peter Smithson, arch. Londres

Traduit de l'anglais

Autrefois les musées étaient des départements des ministères de l'Éducation. C'était des endroits où penser en fonction d'eux une chose se séparait en une certaine manière de la vie en une abstraction appelée culture et qui, épinglée, classée, étudiée n'était toutefois ni goûtée, ni savourée. Il s'est à vrai dire effectué maintenant, en dehors des murs de la ville de Florence, une révolution totale dans la notion de musée. Quelqu'un, quelque part eut une idée merveilleuse: on pouvait prendre un vieux tableau et le restaurer, le rafraîchir si bien qu'à sa vue on s'identifiait presque ou tout à fait à l'homme qui l'avait à l'origine commandé et acheté. Et cet homme l'avait commandé, ce tableau, il l'avait acheté pour en jouir. Il l'avait payé comme il eût payé une nourriture et depuis cette découverte les directeurs de musées ont su éviter à leurs institutions d'être des mécanismes de classification pour les transformer en une sorte de gastronomie de l'œil. Ainsi l'impact de la personne qui désira à l'origine une maison, ou un tableau, ou une pièce artistique permet-il en un certain sens l'accès à l'impact de l'œuvre d'art avec son destinataire original. Parce qu'en quelque sorte un regain de vie a été insufflé à la chose que l'on avait mise au musée et, avec lui, un regain d'amour. Quand vous arrivez à Florence, c'est comme si vous pénétriez dans un musée du dix-neuvième siècle. Le moment est maintenant crucial pour les vingt années à venir. Comment changera-t-on la cité de quinze cents et de quatorze cents en une entité nouvelle qui permette à ceux qui s'y rendent de ne voir qu'elle et de l'étudier directement? Votre office du Tourisme sait exactement pourquoi les gens désirent venir ici. Les bâtiments que présentent les brochures le sont sous l'aspect de bâtiments propres, de bâtiments colorés, de bâtiments silencieux. Et les gens peuvent déambuler au pied de ces bâtiments sans courir le risque d'être tués par les voitures ou empoisonnés par le monoxyde de carbone. Ce n'est pas la réalité de Florence. Ce pourrait très facilement être la réalité de Florence. Un musée est un lieu d'agrément. Je ne vais pas à Florence parce que j'y ai ma vie. Je vais à Florence parce que je désire en profiter. D'une certaine façon les Florentins ont négligé leurs devoirs de maîtres de maison. Je me demande si vous vous sentez coupables. Pour ma part je me sens coupable parce que la profession que je représente n'a pas non plus été capable, pendant ces vingt dernières années, d'offrir aux citoyens de Florence un modèle, un arché-

type, une approche méthodologique d'une vieille ville qu'ils puissent copier. Il existe d'habiles architectes japonais; il existe d'habiles architectes américains; il existe d'habiles architectes français mais aucun d'entre eux n'a été capable de sauver ses villes musées de la destruction. Je sais que vous avez, comme dit le proverbe, de l'eau en abondance mais il n'est pas indispensable qu'elle aille toute à la rivière. Si vous alliez à Kyoto, qui est l'ancienne capitale du Japon! C'est aussi une très belle ville mais dans son développement elle a pu atteindre une population d'un million tout comme Florence devant ses possibilités de développement s'est autorisé le développement d'un tapis qui se déroule. Il est vraiment difficile de poursuivre sans tenter de vous offrir une solution et c'est vraiment une situation embarrassante que de se trouver, comme l'a dit Candilis, spécialiste débarqué dans une ville étrangère, et débarqué sans responsabilités. C'est également un problème vraiment embarrassant parce que si, en tant que tel, vous avez adopté la position d'un architecte qui jamais n'accepte un travail sans participer à son exécution, alors il ne vous reste qu'à vous taire. Je suis donc vraiment embarrassé pour donner un avis puisque la partie exécutive de cet avis sera confiée à des mains étrangères. Néanmoins, que quelqu'un tire d'une vaste somme d'expériences et des idées d'un peuple autre que le vôtre des rapprochements possibles me semble opportun et je pense qu'il serait bon d'entamer maintenant la discussion des techniques actuelles. Je souhaite que Florence redevienne un endroit digne d'être visité pour le plaisir. Et pour en revenir à l'analogie avec le musée, qu'a-t-on fait pour les tableaux dans le musée? On les a nettoyés. On a contrôlé l'air, contrôlé l'humidité, contrôlé le nombre de visiteurs selon les heures. On a contrôlé aussi le cadre où les œuvres d'art devaient être le plus favorablement admirées. Il y a présentement dans votre cas une étroite analogie. Vous avez des choses qui ont été détruites par le monoxyde de carbone; vous avez des choses qui ont été détruites par les installations de chauffage au mazout dans les maisons. Il y a autant de fumée et de noir qu'aux anciens jours; immédiatement ils se transforment en acides et ces acides rongent les constructions. Il y a des vibrations dans vos maisons, dans votre ville. Il y a du mouvement. Il y a du bruit dans votre ville. Toutes ces choses vous privent actuellement de la capacité de faire ce que précédemment vous pouviez. Aujourd'hui le chemin à suivre dans un musée devrait l'être également dans une ville et je ne vois réellement aucune raison pour que cela ne soit pas. Donc, si vous avez un château historique et autour de lui une surface susceptible d'être définie par des spécialistes, vous pourrez transformer le tout en zone contrôlée de la pollution de l'air. Ce

qui implique certaines précautions par rapport à la combustion du mazout, aux voitures dans les rues et ainsi de suite, mais qui conditionne aussi une zone définie de contrôle de l'air. Et de même que dans un musée, il sera possible de disposer d'une zone de service destinée aux choses à voir. Il sera possible de constituer un ensemble qui se groupera tout entier autour du périmètre du château historique. Il existe des surfaces qui ont à être premièrement redéveloppées. Redéveloppées dans quel sens? Redéveloppées en tant que zones de service pour le centre historique, pour des places de garage provisoires des autobus, pour des toilettes, pour des parcs à voitures, pour toutes ces commodités et non pour un développement commercial. Je ne sais pas quelle est ici votre intention mais il m'est permis de supposer que vous en avez une. Et votre solution sera acceptable même si vous résolvez le problème avec autant de subtilité que les Américains quand ils s'attaquent à la création d'un centre d'achat: ils placent le centre d'achat au milieu, laissent les voitures à l'extérieur et installent la zone de parcage à la périphérie, si bien qu'une fois pénétré au cœur du centre d'achat, on en peut à peine sortir. A l'échelle, à l'intérieur de la zone on peut aller en cinq minutes de la Signoria à San Marco. A l'échelle, imposée par le déplacement, la distance n'est rien. On peut traiter l'ensemble à l'instar d'un musée tel qu'il est dans le monde extérieur. C'est le cas si l'on va au musée d'Art Moderne ou au Stedelijk Museum d'Amsterdam. Ce sont des endroits où toute la machine architecturale du musée s'attache à créer une ambiance où l'on voit l'objet dépoussiéré, actualisé. C'est un milieu de récréation que l'on a suscité et chaque technique utilisée depuis la guerre dans le musée d'art pourrait être appliquée à un grand musée, à un musée extérieur, à un musée édifice, mais non à un musée monument.

Un autre phénomène qui s'est produit dans le monde extérieur est que l'on a réalisé que la sauvegarde des monuments en tant que tels est une tâche entière et minutieuse, condition préalable à la promenade à pied ou en voiture dans une ville où n'existent pas uniquement les monuments du passé, les monuments des livres. Et ces auxiliaires renforcent ces éléments de la vie ordinaire qui supportent ces choses. Voici: vous avez une zone de souvenirs historiques. Vous avez la pièce montée d'un bâtiment historique dont la conservation est financée par l'Etat qui permet d'autre part la destruction, le remplacement de tout ce qui existe entre ces monuments. Dans une situation semblable on ferait aussi bien d'abattre parce que l'on en arrive finalement simplement à un environnement comparable à une exposition mondiale qui deviendra vite une exposition d'immeubles anciens dévitalisés. L'autre curiosité de Florence est le manque

de structure urbaine depuis les années 1500. Il est très rare d'avoir une cité aussi dénuée de structure que Florence. Je possède un livre de bonnes vieilles cartes des villes européennes. Il a été imprimé au dix-huitième siècle et il y apparaît clairement que jamais Florence n'eut une structure différente de celle qu'elle montrait au temps des Médicis. Il y avait alors une série de bâtiments et d'espaces libres qui se développent immédiatement et parfaitement normalement, selon un dessin laissé au hasard. A l'intérieur des murs il y a l'Arno. Il y eut le vide des champs. Mais il ne surgit aucune structure baroque, aucune structure des seizième, dix-septième et dix-huitième siècle, aucune structure du dix-neuvième siècle et absolument aucune structure du vingtième siècle. C'est une ville qui a acquis deux ou trois siècles seulement de structure urbaine tandis qu'une ville qui lui serait inférieure, même une ville aussi horrible que Milan, a su dans son ensemble arriver jusqu'au vingtième siècle, voire y pénétrer. Florence a donc à combler une lacune de cinq cents ans dans sa structure pour se retrouver au vingtième siècle. Il se pose ainsi un problème extraordinaire.

Que signifie après tout le complexe verbal mystique de *structure urbaine*? Réduit à sa plus simple expression il implique une relation entre volume occupé et espace libre. Vous avez maintenant loisir de compliquer en remplissant d'un dessin du mouvement l'espace libre, et ainsi de suite. Du moins une construction a-t-elle une structure réelle et observable, qui assurément se sépare de l'âme de qui vit dans cette ville, simplement dans sa forme géométrique, une fois toute vie enlevée. Semblablement la vie elle-même a-t-elle un dessin dans l'esprit de la personne, séparé de la géométrie solide du volume enclos et de l'espace libre?

Au temps où Florence était une petite ville, quand sa traversée représentait un quart de mille, les espaces libres par rapport à la longueur des bâtiments autour de la Signoria étaient suffisamment vastes. Leurs dimensions et leur latitude d'expansion suffisaient à donner en quelque sorte le sentiment qu'ils étaient quelque chose de défini. Si vous recherchez maintenant un agrandissement des dimensions réelles, — je retourne présentement au quatorzième ou au quinzième siècle, — si donc vous recherchez un agrandissement des dimensions réelles, vous devez rechercher un agrandissement proportionné de ce dessin géométrique. Il s'agit ainsi d'agrandir l'espace libre par rapport au volume occupé. C'est là un ratage à Florence et quand on a voulu agrandir encore, comme on l'a fait à Paris, on a choisi pour structure le système du boulevard qui a donné une mesure agrandie d'espace libre contre les dimensions accrues de l'ensemble. Au vingtième siècle seulement une technique a été inventée, qui

donne un espace libre à l'échelle de la dimension d'accroissement de la communauté. Il s'agit de la motorisation urbaine. Il s'est passé à Florence une chose véritablement insupportable et qui précisément n'eût pas dû s'y passer: une route nationale a été construite à moins d'un demi-mille de la cité. Si l'on désire préserver une ville, il n'y faut pas laisser pénétrer la voie ferrée; il n'y faut pas laisser pénétrer les routes. Il faut que soit rendu difficile l'accès à la cité depuis le point de débarquement. Car la visite de la ville devient ainsi un événement, grâce aussi au moyen de transport qui y mène. Il est maintenant trop tard pour que vous agissiez dans ce sens puisque vous avez une route d'ici à Pise et que l'on vous a collés, sans que vous en exprimiez le désir, l'Autostrada del Sole. Ces faits ne se sont pas révélés un avantage pour votre ville. Au contraire ils amènent progressivement une extension qui n'est absolument pas un bénéfice pour ces régions. Et c'est pourquoi il vous faut blâmer les planistes de Rome ou d'ailleurs, où qu'ils aient été pris.

Un jour l'invention de la route motorisée urbaine ou de tout autre système de transit rapide a donné à la communauté la possibilité d'une structure nouvelle permettant de n'avoir pas un tapis qui simplement se déroule. Du moment où l'on a une voie motorisée urbaine ou un réseau de transit rapide, la continuité de la cité n'est plus nécessaire, parce qu'on la rapetisse. L'échelle du temps sur un réseau de transit rapide ou une voie motorisée est telle qu'en une certaine mesure, — à supposer une vitesse de déplacement de 40 milles à l'heure, — vous voyagez en quelque chose comme un kilomètre à la minute, ce qui signifie qu'en distance votre si long chemin se réduit, selon le facteur temps, à un rien négligeable: cinq cents mètres en une demi-minute. Vous pouvez risquer de ce fait une discontinuité de la ville, avec des conséquences formidables pour son dessin, c'est-à-dire pour ce qui sera volume construit et espace vide. Cette dispersion eût été complètement impossible auparavant puisqu'il eût fallu arpenter tout cet espace. Mais je m'aperçois que mes propos dénoncent une évidence manifeste.

Si vous regardez le plan de Florence 1966 vous y verrez que l'espace libre consiste en les jardins des villas sur le côté sud de l'Arno qui y gagne en quelque sorte un contrôle légal, — lequel le garde librement, — et en les collines du côté de Fiesole. Le merveilleux là-dedans est la curieuse analogie qui s'y présente avec une ville que je connais bien: Cambridge. C'est que d'un côté la campagne, le parfum de l'espace libre se rapprochent jusqu'à trois cents mètres du centre absolu de la ville historique. Cette campagne ici, par les jardins Boboli, s'approche de nous à quelque quatre cents mètres. Le fait donne à Florence un quelque chose de difficile à expri-

mer parce que suscitant un sentiment que vous, les Florentins, ne ressentez pas mais qu'un étranger ressent: si vous regardez dans une Galerie d'une ville étrangère une toile avec, au fond, la Toscane ou Urbino, avec l'admirable ligne des arbres et des champs, il vous vient la nostalgie de Florence et vous y allez en vertu de l'existence de ses collines sauvegardées. Le choc provoqué par le tableau exilé ne se produit pas seulement dans la tête, à cause de la présence d'une si belle verdure, mais vous sentez le frais. Il y a là un souffle qui peut régénérer.

Une peinture a été amenée à vivre et vous avez en retour versé votre amour dans cette peinture qui est à Munich, à Strasbourg, à Londres, n'importe où enfin les toiles de l'école florentine ont été emmenées. Quand vous êtes venu à Florence, l'expérience s'est renouvelée en retour avec la toile et, par son souvenir, vous vous êtes trouvé ramené à la galerie étrangère. L'amour que vous portez au tableau fait ainsi qu'il continue de vivre. Et c'est ce que je prétends des simples cités du centre: on ne les a pas aimées assez et elles se meurent. La place meurt par manque d'amour et c'est quelque chose que personne d'autre que les Florentins ne peut lui insuffler.

Nous venons ici afin de recharger nos collections, — nos collections mentales, — d'art florentin. Le contact avec la réalité tue d'une façon ou d'une autre la réalité. Par votre faute. Parce que vous n'avez pas su être de bons maîtres de maison.

Puis-je maintenant revenir à l'argument espace libre? Vous disposez d'un double moyen de tirer parti de l'invention du vingtième siècle qui fournit à la cité un espace libre plus vaste: c'est la voie motorisée urbaine, elle-même un instrument pour percer des trouées dans la ville. Il n'y a donc plus aucune raison, plus aucune nécessité de développer une cité en la cantonnant dans un espace restreint. Une cité peut avoir maintenant en elle une solution de continuité puisque le temps mis à parcourir son étendue avec un système de transit rapide est de l'ordre de la minute. Il n'y a donc aucun désavantage fonctionnel sous le rapport de la vie de la cité et il y a tout avantage sous le rapport de la structure de la cité que l'on peut séparer en unités distinctes à l'esprit, tout comme aux anciens jours on la répartissait en pensée, remplissant mentalement un plan sur la manière de l'utiliser, sur la manière de l'aimer, parce qu'elle était susceptible d'amélioration et structurée d'une façon qui la rendait possible.

Au centre de la cité vos seuils donnent sur de vastes étendues d'espaces libres et la technique moderne devrait vous permettre de faire de même des quartiers neufs de votre ville. L'écueil de la suggestion est, qu'à Florence, elle se fera toujours au prix des frontières du territoire municipal entre lesquelles se déroule le tapis florentin.

Avant même que vous ayez entrepris de le déchirer, ce tapis qui déjà déborde les limites de la ville, étudiez une disposition plus cohérente de ses morceaux. C'est un argument de Candilis qu'aucun plan de la Florence du vingtième siècle ne doit obéir aux frontières de la région provinciale existante. Il doit se former un comité de collaboration qui permette d'étendre le faubourg, de la ville à la province, et de la province à des régions plus étendues. Il n'y a là aucune critique administrative mais seulement une tentative de donner aux nouveaux quartiers de la ville une chance d'être aussi beaux que l'étaient les anciens. Et comme tout revient à tout, cette question de structure n'est qu'une autre manière détournée de parler de la discipline artistique, l'essentiel étant bien de tendre à la beauté.

Abordons maintenant la question des dimensions. Florence semble une ville énorme quand on la regarde des collines. Mais en réalité ce n'est là qu'imagination. Elle est limitée en tout sens et ce que vous imaginiez être Florence est en fait sa jonction avec l'ensemble de la contrée. Néanmoins le territoire de Florence, territoire municipal avec 300 000 habitants est actuellement réduit vraiment à la portion congrue. C'est que ces 300 000 habitants ont parfaitement contrôlé une situation

atteinte en cinq ans à Brasilia. Cela prouve qu'il est vraiment possible de trouver des systèmes de contrôle et d'établir des plans. Les chiffres à traiter se tiennent parfaitement dans les limites du cerveau humain, tandis que certaines extensions le débordent. Je pense aux grandes villes métropolitaines, comme New York avec sa zone côtière orientale, la région de Tokyo, le sud-est de l'Angleterre, le cœur de l'Angleterre, tous avec des populations de quinze millions. Il y a là, comme avec l'essai imposé en structure, un problème auquel il suffit de penser puisque Florence me semble dans une situation franche, et parfaitement capable de contrôle. A mon avis vous disposez d'un choix de techniques élémentaires: construire sur le revers et non sur l'avers des collines par exemple; ne pas dépasser une certaine hauteur de construction sur le flanc d'une colline; ou que chacun utilise pour bâtir, dans certain district, certain matériau uniforme. Ce sont là, on me l'a dit, des obligations qui passaient pour fascistes en 1925. L'architecte y voyait une intolérable restriction. Mais c'est aujourd'hui une limitation parfaitement raisonnable, une raison acceptable, une action tolérable pour tout architecte que de consentir à des restrictions au profit de la collectivité. C'est la notion de la construction de structures collectives

qui différencie l'œuvre des architectes du monde de l'après-guerre et celle des architectes de l'avant-guerre. Les premiers ne peuvent pas faire les mêmes essais que les seconds. Le problème de l'architecte actuel est d'abord la construction de structures collectives. Il doit donc accepter une discipline d'urbanisme commun qui permette l'édification de la structure collective. Et par structure collective je ne veux pas dire une casbah ou une réinvention de la cité médiévale. Le mot structure collective peut avoir une acception beaucoup plus large. L'important est que le collectif soit utile à chacun selon certaine règle parfaitement susceptible d'être acceptée afin d'en tirer profit. L'acceptation de certains faits apporte certains bénéfices. C'est là toute la notion de la loi qui l'impose. Et ces faits qui étaient considérés comme inacceptables par un architecte libéral des années vingt ou trente sont regardés aujourd'hui comme normaux. Accepter aujourd'hui un contrôle fait naturellement partie du désir de construire plus collectivement. Ainsi à Florence avec 300 000 habitants il n'y a nulle raison de s'effrayer. Les techniques applicables sont là en nombre. Efficaces quand il y a à compter avec 300 000 personnes, elles n'ont pas vraiment une grande conséquence opérationnelle quand il s'agit de dix millions.

Extraits de l'intervention de J. B. Bakema, arch. Rotterdam

Si je peux dire quelque chose sur la situation de Florence, c'est dans la mesure où nos préoccupations en Hollande sont liées aux vôtres.

Je crois que nous sommes en un temps où l'homme s'attache à se familiariser avec les choses nouvelles, les choses qu'il ne peut comprendre. J'ai fait partie de cette société qui comprend une section appelée le « Groupe style », avec Mondrian et Van Döesburg. Ce dernier disait de la maison d'avenir qu'elle sera composée d'éléments sans individualité en eux-mêmes, mais ayant des relations avec les éléments dans l'univers, de sorte qu'ils fassent partie de la coordination entre ce petit espace que l'homme fait pour lui-même et l'univers. Tout cela pour vous dire que ce sont les limites qui font la forme, et sans limites pas de formes.

Nous sommes dans une époque de continuité dans le changement. Et nous sommes

intéressés dans la continuité, et dans la limite, dans la forme qui montre comment l'homme s'identifie à un certain moment et à une certaine place avec une certaine nécessité.

Mais il est difficile d'échapper à la nécessité, c'est pourquoi un congrès comme celui-ci est d'une grande utilité.

C'est la troisième fois que je me trouve à Florence. J'ai reçu de M. Bausi les publications du « Piano comunale e intercomunale fiorentino », malheureusement je ne connais pas l'italien, ce qui fait que je suis arrivé comme un touriste. Mais, on est architecte, et l'on peut reconnaître les problèmes tels qu'on les a connus dans d'autres villes. Je ne suis pas Italien, et je ne sais pas la vie de votre ville, je ne fais pas partie de son milieu avec ses éléments géographiques, économiques et sociaux. Cependant, il y a une chose qui me touche en tant que Hollandais: vous avez eu une catastrophe causée par la montée des eaux. En Hollande, il y a dix ans, nous avons eu également une semblable catastrophe qui a éprouvé notre province de Zélande. Cette catastrophe a stimulé l'esprit de coopération des Hollandais — esprit abso-

lument naturel vu les conditions géographiques particulières de la Hollande.

Vous savez que les 3/5 des terres de Hollande sont au-dessous du niveau de la mer et sont gagnés sur la mer par les digues. En Hollande, beaucoup de villes se sont développées autour des passages sur les fleuves. Aussi est-ce caractéristique si Amsterdam est surnommée la Venise du nord.

Je crois que votre ville est une ville de ponts, et cela est très important. Les ponts sont des éléments essentiels dans la structure d'une ville. Chaque ville a sa propre identité, et, pour le développement futur de la ville, il faut toujours chercher si on peut conserver cette identité. Car, c'est plus que construire pour défendre, ou pour aménager, que de préserver le caractère d'une ville.

L'Arno est en même temps votre ami et votre ennemi, car il attaque la ville. Aussi les éléments de base d'un plan concerneront la discipline de la route de l'eau. Mais sur le plan de la défense, et du point de vue de l'urbanisme, il faut être sûr. Il faut être sûr même avec le risque, même avec l'aventure, même avec les choses qu'on ne

connaît pas. Moi je veux être plus que sûr. Pourquoi sûr? Pour trouver une voie pour les choses qui ne sont pas sûres. Le Corbusier a dit: « L'architecture, c'est le jeu des volumes dans l'espace », le jeu, pas seulement les choses nécessaires, mais le jeu avec les choses nécessaires.

En urbanisme il faut trouver les nécessités générales et les exigences collectives. L'architecture et l'urbanisme doivent aller ensemble, mais l'urbanisme doit pouvoir mettre l'habitant en situation de familiarité avec son espace. Discipliner le fleuve n'est pas la seule nécessité pratique, mais elle peut faire surgir d'autres nécessités. Il faut envisager les nécessités dans leur ensemble; la défense de la ville est un schéma, un petit plan, un élément primordial, mais il y a aussi d'autres valeurs ou éléments, comme les autoroutes, les industries, ou le centre historique. Il faut considérer l'ensemble de ces éléments ou valeurs.

A mon avis, il y a trois éléments fondamentaux dans la situation de Florence: contrôle de l'Arno, aménagement de la ville historique, et en troisième lieu, contrôle du trafic moderne avec toutes ses composantes. Ces trois éléments formeront la structure urbaine, comme un squelette, par lequel on peut développer les choses du dedans. Mais c'est par l'architecture qu'on peut rechercher si la structure urbaine est favorable à la création d'espaces intérieurs et extérieurs. Le volume bâti à Florence permet de mesurer les espaces naturels, c'est comme une lunette avec laquelle on peut voir les environs. Votre Ponte Vecchio est un exemple classique, un principe futuriste. Il s'agit de construire une structure primaire à partir d'une initiative élémentaire, et par la suite, remplir cette structure primaire avec une architecture spontanée. On peut avoir des structures différentes, ce n'est peut-être pas très beau, mais c'est bien, cela permet de mesurer les différences.

Il faut garder les éléments essentiels, comme par exemple le Ponte Vecchio. A Split, en Yougoslavie, on a utilisé les murs du Palais de Dioclétien pour construire un habitat social.

Les plans, de défense contre les inondations, d'aménagement du centre historique, et de développement du centre d'activité, doivent maintenir l'identité de la ville.

En Hollande, nous avons aussi des problèmes de centres historiques, à Delft ou à Amsterdam par exemple. A Amsterdam, on a adopté le principe d'une route tangente au cercle historique dans lequel la circulation est permise au seul trafic public (plus les piétons et les bicyclettes). Là, nous avons un formidable mouvement, le mouvement « Provos ». Les Provos ont lancé nombre d'idées positives: telle l'idée de bicyclettes blanches publiques. La communauté achète des bicyclettes blanches et les met à la libre disposition des passants: en use qui veut. Telle aussi l'idée

d'une cheminée blanche pour celui qui construit un filtre dans sa cheminée, etc... Les Provos introduisent dans la société d'avenir plus de droit pour les non-producteurs (ce sont des jeunes, des étudiants,...). Je crois que nous arriverons à un moment où le temps libre sera essentiel dans la production; l'on voit déjà maintenant pour quel groupe une certaine production est orientée, c'est le groupe des 15 à 20 ans. Les Provos ont introduit une structure sociale basée sur l'idée que la liberté est essentielle à la vie. D'un côté l'automatisation, et de l'autre beaucoup de temps libre. Le centre d'Amsterdam est soigné comme un centre historique, comme un musée. Les extensions sont faites sur le type de la cité-jardin dont les réalisations sont encore assez faibles. C'est un tort de séparer les réalisations des routes de celles des bâtiments. Il s'agit d'équilibrer les espaces de circulation et les espaces d'habitation et d'activité. Dans notre atelier d'architecture, nous avons fait le plan Pampus pour rechercher une solution d'urbanisme architectural dans laquelle la circulation et les volumes bâtis soient disciplinés par des groupes visuels, avec dans chaque groupe un intérieur urbain entouré des volumes qui sont vis-à-vis avec la nature disciplinée complètement par la canalisation. Nous avons composé ce plan, à Amsterdam, pour promouvoir une circulation vers une petite île du nom de Pampus et les groupes qui sont autour.

Dans les projets d'expansion de la municipalité, comme dans notre étude, le plan concernant l'eau est essentiel. Les plans officiels prévoient la création de lacs. Il est possible que, si vous faites un plan régulateur des eaux, cela engendrera d'autres plans de construction.

A Florence, les collines et la silhouette de la ville ne sont pas encore endommagées par des bâtiments isolés inintégrés. Je pense qu'on peut soigner cette silhouette par des volumes nouveaux, en utilisant le style des bâtiments horizontaux introduits par Le Corbusier dans le plan pour Alger, et que nous avons développés aussi pour les concours pour de nouveaux centres à Berlin et à Skopje (peut-être réalisés dans la ville d'Ashdod en Israël et à Skopje). Les types de volumes peuvent être intégrés avec la nouvelle circulation autour du centre historique, faisant que les éléments nouveaux dans la silhouette soient des indications pour les éléments de circulation. C'est une solution pratique, économique et esthétique, respectant les trois aspects intégrés par l'harmonie de l'architecture. Mais je suis sûr qu'on peut construire ces bâtiments horizontaux en utilisant l'idée du Ponte Vecchio. Aussi, je pense qu'on peut situer ce nouveau centre. Je pense aussi que dans cette silhouette on peut avoir des hôtels nouveaux, des offices et même de nouveaux bâtiments gouvernementaux. Il faut avoir, cependant, une organisation qui

puisse coordonner les entreprises privées. Je crois aussi qu'il faut se souvenir de l'idée des quartiers d'habitat expérimentaux. Ce n'est pas nouveau, mais on l'a oublié. Je citerai 3 de ces expériences: la Weissenhofsiedlung à Stuttgart, en 1927, la Weihbruchsiedlung à Vienne, en 1932, et le Hansaviertel à Berlin.

Dans les 50 prochaines années nous serons amenés à construire plus de volume bâti que dans tous les siècles précédents. Mais il n'y a pas d'expériences pour l'architecture urbaine. Aussi je crois que l'on devrait utiliser les 5% des volumes annuels pour des « tests ground sides », par lesquels on peut étudier l'influence de l'habitat sur les conduites humaines. Naturellement, il faut étalonner ces « tests grounds sides », afin que chaque expression architecturale soit différente.

Je voudrais conclure par quelques critiques en ce qui concerne l'organisation même des travaux. Pour faire que l'architecture urbaine puisse être comme un outil dans les expériences de l'homme par lesquelles il cherche son identité, son coin dans l'espace, il faut que chaque programme économique et politique soit confronté avec les conséquences architecturales et urbanistiques. Chaque politicien peut faire partie d'un groupe dans lequel on peut transformer les décisions politiques et économiques sur une question d'architecture ou d'urbanisme. Je pense qu'il faut organiser des élections pour choisir certains schémas et certaines valeurs urbaines. Cela est réalisable, avec les moyens de communication actuels comme je l'ai vu à l'Exposition de Montréal, dans le labyrinthe du pavillon canadien et dans la cinémathèque du pavillon tchécoslovaque.

Pour ce but, on a besoin de conseils d'agglomération qui puissent s'occuper des problèmes spécifiques, tels que le port de Rotterdam pour la Hollande, ou la défense contre les eaux pour Florence.

Pour terminer, savez-vous qui est le plus fort en Hollande? Ce n'est pas la reine, mais c'est l'homme qui fait la digue.

Extraits de *P'intervention de Lucio Costa, arch. Rio de Janeiro*

Traduit de l'italien

Quand Smithson a parlé de musée, a suggéré un musée, il avait assurément dans l'esprit une idée bien différente de celle que l'on se fait du musée, cette idée morte du musée, cette idée d'une chose inanimée. Son idée était assurément une chose jamais encore entendue, une chose absolument neuve: un musée vivant, comme sont vivantes toutes les œuvres de valeur dotées d'une qualité de pérennité, de vie continue ainsi qu'un ruban. C'est donc évidemment une idée complètement différente de celle de transformer Florence en une cité un peu morte. La vitalité de la qualité artistique de Florence est réelle et permanente. Il n'y a pas de danger qu'avec le temps, avec le développement d'autres quartiers voisins de la ville, elle puisse souffrir dans l'intégrité même de sa partie historique. Mais je reviens sur un point du discours de Smithson, avec cette peur de l'automobile, cette peur de la machine. Parce que quant à moi, en Italie et ailleurs, mais surtout en Italie j'ai toujours ressenti un grand plaisir à voir toutes ces voitures qui sont partout et participent avec tant de vivacité à la vie quotidienne. Il me semble qu'elles ne nuisent en rien à l'atmosphère urbaine, aux monuments. Le voisinage des voitures me ravit quand je les vois dans les cours, contiguës aux grands monuments. Ainsi les

automobiles ne sauraient-elles causer du tort. Je crois qu'elles sont une commodité et cette idée me déplaît qu'il faille inévitablement diviser les espaces en deux secteurs, l'un réservé aux piétons seulement, l'autre aux voitures, à l'extérieur. Il est toujours possible de trouver des accommodements, sans perdre toutefois de vue que la bonne solution est effectivement la liberté du piéton. En Italie donc, dans cette antique et noble cité il faut la participation de la machine. Et nous devons la maintenir aussi en créant des emplacements de parage à la périphérie des lieux historiques. Dans ce sens, je pense qu'il serait convenable d'utiliser pour des emplacements de parage autorisés, des espaces le long des avenues périphériques, là où s'élèvent en quantité des constructions si laides qu'elles font peur à voir.

Ces constructions démolies en partie, vous refaites d'autres bâtiments dans le voisinage, d'autres bâtiments au même endroit. Il serait préférable de laisser cet espace libre et d'y planter des arbres qui définissent paysagistiquement la zone, le périmètre historique au moyen d'une large enceinte de verdure. Laisser les automobiles sous les arbres serait une solution raisonnable.

Un autre point d'intérêt architectural urbain, dans la partie historique de la ville, me semble également important peut-être. C'est que, toutes les autres fois que je suis venu à Florence j'ai éprouvé un grand déplaisir à ne pas voir cette loggia de l'hôpital des Innocents, de Brunelleschi, avec ses murs peints de jaune — un ocre à peu près indéfini en somme — et la vigueur architecturale disparaissait ensuite de la confusion des couleurs du mur et de la pierre. J'ai eu l'heureuse surprise de découvrir aujourd'hui une loggia blanche. Alors toute l'énergie, toute l'éloquence de la structure brunelleschienne est réapparue. Ce me fut une impression des plus réjouissantes. Alors on se demande si, et pour ma part je le crois — parce que je suis persuadé qu'il y a quatre cents, cinq cents ans toutes ces structures qui avaient un organisme architectoniquement intégré se constituaient d'éléments de pierre et de mur afin que soit accentué le contraste pierre-mur — on avait généralement des gammes dans les tons clairs, se résolvant sinon non dans le blanc total mais dans un blanc. Dès lors cette coutume, cette habitude de faire les façades, les murs, tout, absolument tout ou jaune, ou rouge, ou ocre, et qui est belle aussi, apparaît plutôt pertinente pour les

années 1600, 1800. Quant à des structures plus anciennes, ayant une valeur propre du Quattrocento, de 1500, il faudrait les nettoyer, en blanchir les murs pour mettre en valeur, rajeunir architectoniquement ces belles, fort belles structures. On adopterait alors la couleur ocre, qui est aussi belle pour d'autres structures plus récentes. Ce ne serait toutefois pas nécessaire pour les structures de notre époque, non plus que pour celles de 1200 l'emploi de murs clairs parce que l'on assiste là au phénomène inverse, quelques structures du XIX^e siècle ayant été par exemple rehaussées par du blanc alors qu'il eût mieux valu faire le contraire. D'autre part — voyons, que je me rappelle ce que je voulais dire — d'autre part donc nous sommes allé hier sur place et, considérant le problème sous un autre angle, nous avons pris connaissance de l'autre face de la situation, du point de vue de l'urbanisme à Florence. A ce propos je voudrais raconter aussi mon impression la première fois que je vins à Florence, en 1926. Je ne sais si c'était un effet de l'âge mais je me rappelais le livre d'Anatole France qui parle de Florence, où il évoque une demoiselle anglaise, Miss Bell, qui avait la manie des cloches. Et Miss Bell conduisait toujours ses amis à Fiesole pour qu'ils voient la beauté sereine de votre ville à l'heure du couchant. Et me voici contraint d'ouvrir une parenthèse. A la fin du XIX^e siècle les dames anglaises, vieilles ou moins vieilles, ont découvert Florence. Et avec leur sensibilité elles ont découvert une Florence qui était vraie pour elles parce que, pour elles, Florence était une chose un peu délicate, un peu fragile, avec encore des réminiscences du préraphaélisme, cette doctrine tout anglaise. Ce n'était pas la vraie Florence mais pourtant elles méritent notre respect par la passion avec laquelle ces belles dames venaient systématiquement à Florence et aimaient Florence. Alors, quand je suis venu ici pour la première fois, en 1926, j'ai voulu aller à Fiesole pour voir si les lieux avaient gardé quelque chose de ce qu'avait dit Anatole France dans son livre. Et ils l'avaient fait. C'était une impression des plus belles, un sentiment émouvant parce que Fiesole respirait la sérénité, parce qu'il y avait là les terrasses, les petites tables, les sièges bas où l'on prenait le thé. Beaux aussi, ces hommes fumant tranquillement en regardant tomber le soir, et plus belle que tout, plus émouvante encore, la sonorité. Mais après 1952, je crois, je suis revenu à Florence avec ma femme et mes filles. J'ai

voulu leur montrer Fiesole parce que j'en avais gardé une impression toute chargée d'expérience. Et il se passa une chose terrible: Fiesole était en folie! C'était une chose incroyable, un mouvement, un mouvement, un panorama complètement sacrifié, avec les remous des toits de tous les édifices de 1952. Aujourd'hui la situation s'est encore modifiée. Elle s'est aggravée géométriquement et cela effraie, désormais, de sentir cette masse énorme. Nous l'avons vue hier, cette masse énorme de constructions, ces édifices qui avancent vers la plaine comme une phalange. Peut-être pas comme une phalange, non. L'expression est trop noble: comme la lave d'un volcan qui progresse graduellement, inexorablement.

Je crois alors qu'il est temps de mettre un terme à cette situation, de lancer, de créer un « On ne passe pas », comme à Verdun, dis-je. Parce qu'autrement il sera impossible de mener à chef une solution d'avenir. Je pense que la première solution est de trouver le moyen et d'établir une limite immédiate à l'expansion qui doit absolument être stoppée.

Alors nous sommes allés un peu partout, un peu de l'autre côté des collines pour voir s'il n'y aurait pas moyen de trouver des possibilités d'expansion à l'est. Nous avons de même fait toute une excursion spécialement pour examiner la situation sur le côté ouest, vers la zone de Prato. Et dès cet instant les paroles de Candilis sont devenues plus claires.

Mais quoique pour un urbaniste étranger, il soit impossible de proposer des suggestions en vingt-quatre heures, il y a, d'autre part, je crois, des choses si évidentes qu'elles provoquent une réaction instantanée dès qu'on en prend connaissance. On devine la réalité sur place. Il n'est pas indiqué, pourra-t-on dire, de transmettre cette impression qui se traduit par une suggestion d'apparence évidente. Et pourtant j'estime que, malgré les risques, il importe de la formuler dans l'intérêt de cette commune de Florence et de toutes les autres communes.

Il est difficile de poser la question du point de vue administratif et politique, de

coordonner et de forcer une solution, et spécialement parmi vous qui avez des idées très diverses et passionnées, à chaque fois. C'est pourquoi une suggestion me semble s'imposer, une proposition de paix capable de justifier une convergence des intérêts, même si cette suggestion peut présenter au début quelques inconvénients pour l'intérêt communal des différentes unités. Je crois que la seule manière d'éviter une convergence des intérêts économiques et financiers dans le sens d'un développement anormal hors de zones comme Prato et comme d'autres, importantes du point de vue industriel, etc. est de poursuivre leur développement, mais non pas avec une excessive artificialité. Et la seule façon d'éviter un développement artificiel de ces zones qui existent légitimement dans toutes ces communes est de créer un point, un nœud, un centre d'attraction, un foyer de vitalité qui justifie leur convergence. Dans ce sens il m'apparaît fondamental de créer une nouvelle Florence, une nouvelle cité. Il me semble que la seule manière de parvenir à éviter cette expansion, cet accroissement maladivement anormal serait de créer un espace architectural nouveau. Vous avez l'autoroute; vous avez l'aéroport et de la place auprès. Tout est donc prêt pour l'édification d'une ville nouvelle. Parce que si nous, Brésiliens que nous sommes, et considérés comme indolents et peu actifs, nous avons pu faire en trois ans quelque chose qui s'appelle Brasília, — les opinions varient, je le sais mais Brasília existe et où il y avait le désert il y a maintenant la vie, une force agissante à mille kilomètres de Rio — je ne vois pas pourquoi vous, Florentins, à quelques kilomètres du périmètre historique, vous Italiens, vous qui avez une force, une énergie latente, frémissante qui est partout sensible, vous ne réussiriez pas à concentrer toutes ces possibilités sur la construction, sur l'opportunité de construire une nouvelle cité contemporaine qui serait encore Florence. Je le répète: Florence ne meurt pas. La vitalité de Florence est une autre chose, comme un frémissement, et permanente comme une œuvre de Michel-Ange ou de Brunelleschi. Elle dure. Elle

n'est pas passagère. Ainsi donc il serait nécessaire de créer autre chose, un autre pôle attractif, et qui ferait converger toute cette énergie non pas superflue, mais latente, vers une création qui serait non seulement florentine mais aussi d'intérêt commun et empreinte du sentiment national parce qu'elle donnerait l'occasion de créer, avec le génie italien, ce que les Médicis ont créé avec génie, et non seulement les Médicis mais le génie italien, le génie florentin, tous ensemble. Ce serait, je crois, la seule façon de stimuler, de libérer les possibilités légitimes de vie dont partout chez vous on sent la présence. L'important dès lors serait la nécessité d'une réalisation exécutée avec un maximum de pureté, pour que soit utilisée la technologie moderne sans aucun compromis avec la tradition soit mentale, soit spirituelle. Il la faudrait expression de la vie contemporaine, une chose absolument neuve et intégrée. Tandis que de nouveaux Barbares s'occupent à détruire le Vietnam, vous vous occuperiez, vous, à faire une nouvelle Florence. Telle est la suggestion que vous apporte donc un discours de plus. Je crois que c'est une suggestion précipitée et pourtant elle exprime mon sentiment, ma réaction quand j'ai vu la situation. Il n'existe guère d'autre alternative puisque de toute part on peut stimuler une chose ou une autre, ce qui présente un risque car les zones qui sont déjà en pleine vitalité vont croissant. Il est impossible de l'éviter, ou plutôt le seul moyen de l'éviter est à portée. On est en droit de garantir le développement raisonnable de toutes ces communes, mais non pas de l'aiguillonner. Donc, l'unique manière de parvenir à une concentration est de créer à Florence même une cité nouvelle. L'Europe, avec toutes ses capacités culturelles, a besoin de démontrer ce que la technologie peut faire. Elle a besoin de suivre son chemin avec sa jeunesse toujours renouvelée, qu'elle se sente l'Europe d'un monde nouveau. Il est nécessaire que l'Europe se traduise, s'exprime, il convient de lui fournir ici l'occasion de définir son expérience si lourde de siècles, et qu'elle montre enfin jusqu'où cette expérience peut conduire.

Extraits de l'intervention de Heikki Siren, arch. Helsinki

Je me souviens très bien d'un voyage à Florence que nous avons fait, ma femme et moi, en 1948, il y a 19 ans. Nous avons reçu une bourse pour cela, et nous étions très contents de faire notre premier voyage, après la guerre, dans un pays dont on avait toujours rêvé. C'était un voyage de « honeymoon », après quatre ans de mariage, mais nous l'avions espéré pendant presque 15 ans.

Je me souviens très bien de ce qui nous a touchés durant notre séjour de près d'un mois en Italie. Nous nous sommes arrêtés d'abord à Milan et à Florence, et nous avons découvert les grands monuments, le Palazzo Vecchio et les grands palazzi — ce qui nous a un peu fatigués — et l'atmosphère intimiste italienne. Par la suite, nous avons visité les autres villes, mais nous ne les avons pas trouvées si vieilles, car nous n'avions pas de critères d'urbanisme en tête. Nous n'avions remarqué que l'aspect esthétique des choses, je me souviens du « duomo », de Venise, Capri, et Florence (dont l'échelle nous avait touchés); mais nous n'avions aucune préoccupation d'urbanisme.

A présent, on peut réajuster une expérience d'il y a 20 ans. Les monuments restent fantastiques, mais on voit les choses d'une manière moins fantastique: comment la ville travaille, comment l'on circule, ce qui se passe vraiment dans la ville. L'activité de Florence, vue par des yeux finlandais, donne une impression particulière. Je viens d'un pays qui est tout le contraire de l'Italie. La Finlande est presque aussi grande que la France, et il y a seulement quatre villes de 100 000 habitants. Le Finlandais a le sens de la nature et toute sa vie se passe dans la nature. Que ce soit

à la ville ou au village, il est toujours en contact avec la nature.

Du point de vue densité, Helsinki, avec 500 000 habitants, est comme Florence. Mais son caractère est un peu différent. A Helsinki on peut distinguer, ici, les hauteurs, et là, la ville même. Cependant, aujourd'hui le développement d'Helsinki présente quelques difficultés car il ne peut se faire que dans une certaine direction. Autour d'Helsinki, il y a naturellement des villes et des fleuves, et l'on a poussé le développement dans ce sens. Ainsi, à 13 km environ à l'ouest d'Helsinki, on a créé Tapiola, reliée à la capitale par une autoroute de près de 10 km. Après 10 ans de travaux, aujourd'hui Tapiola est complètement terminée, et abrite à peu près 20 000 personnes. Cette nouvelle ville a réellement constitué une grande expérience. Si au début, du point de vue économique le projet était presque impossible, on a trouvé par la suite une solution, en réunissant propriétaires et sociétés. L'organisation chargée du projet — organisation non communale — avait toute liberté et toute autorité. Pendant 10 ans, 10 ou 20 architectes ont travaillé continuellement; on a notamment construit, ou transformé, des routes.

En Finlande, il est difficile de réaliser de grands projets d'habitat, comme en France par exemple. Aussi était-ce une expérience pour les architectes. A présent, Tapiola est soumise à la critique; on cherche les résultats de toutes ces expériences. C'est qu'on a réellement bâti les maisons dans les parcs, ce qui donne l'impression d'une ville dans un parc, et pas du tout l'impression d'être à près de 10 km d'Helsinki. Et maintenant, on pense qu'une ville réalisée ainsi, peut très bien se faire en Suède également, au Danemark, et l'on est très près de faire quelque chose qui s'appelle le « sleeping town ». Tapiola à présent commence à « s'activer », vie commerciale, vie industrielle, ce qui constitue quelques difficultés pour la thèse « sleeping town », car les Finlandais sont habitués à vivre toujours dans la nature, en hiver et en été, et pour eux il y a déjà trop de surfaces habitées à Tapiola. Mais en tout état de cause, Tapiola est un type unique.

Après l'expérience de Tapiola, on projette actuellement une nouvelle ville au sud-ouest d'Helsinki. Là encore, si des difficultés surgissaient entre propriétaires et entrepreneurs, elles ont été aplanies et personne ne s'est opposé lorsqu'on a su que les maisons seraient placées dans des

parcs. Les premières maisons seront déjà finies cet automne.

Je m'excuse de m'étendre un peu trop sur les surfaces d'habitation, mais c'est très important. Il y a deux ans, le concours Paul Henniken, lancé par la ville de Copenhague, avait pour thème la recherche de nouveaux types d'habitation. Ce concours a montré que partout en Scandinavie, les gens étaient fatigués des maisons classiques, avec étages, les maisons d'époque comme on dit. On veut habiter dans la nature, mais comme ce n'est pas toujours possible, on a trouvé une solution dans la maison à terrasse. Cette solution se développe partout en Scandinavie, précisément là où la concentration est poussée, notamment à Copenhague. Je ne sais, mais je voudrais faire quelque chose pour Florence (excusez la timidité d'un Finlandais).

A Florence, nous avons d'un côté la ville concentrée, et de l'autre les collines. Je voudrais, quelque part, faire un « trou », peut-être un peu de parcs. Je voudrais prendre un bulldozer pour ouvrir un peu, là où c'est nécessaire. Je supprimerais la circulation automobile dans le Palazzo Vecchio et dans la Piazza della Signoria. Les vieux quartiers doivent pouvoir respirer. Il y a encore toute une partie de la ville dont je voudrais arrêter le débordement par une stricte limite.

Il s'agit, par ailleurs, de préserver les collines. Car les collines sont comme les lacs, du point de vue « nature ». En Finlande nous prenons très soin des lacs. Vous savez que chaque Finlandais a son bateau, sa sauna, et sa petite villa sur le lac. De plus, partout, les communes mettent à disposition publique de grands espaces autour des lacs. Mais, si l'on doit préserver les collines, il faut également penser à les activer. Pour cela, il faudrait centraliser un peu plus les habitations, mais de manière à laisser libres les sommets.

J'ai parlé de Tapiola, mais cette expérience peut être reproduite aux environs de Florence. Il faudrait que le lieu choisi pour une nouvelle ville ne soit pas trop loin du centre d'activités de Florence. Tapiola est directement reliée à Helsinki, et il est plus facile de faire les 10 km d'Helsinki à Tapiola que de traverser Helsinki.

Je voudrais trouver un lieu où développer une concentration d'habitation et un centre d'activité; cela pourrait se faire derrière les montagnes, comme l'a suggéré M. Smithson, mais il faudrait faire cela très bien et très vite pour ne pas affaiblir Florence.

Architecture **Formes** **Fonctions**
 Architektur **Form** **Funktion**
 Architecture **Forms** **Functions**
 Arquitectura **Formas** **Funciones**

Publication internationale annuelle
 Internationales Jahrbuch
 Annual international book
 Revista internacional anual

Anthony Krafft:
 Directeur, rédacteur en chef

12, ch. de Lucinge
 1006 Lausanne, Suisse
 Tél. (021) 23 04 64 / 65
 CCP. 10-247

Télégramme: Formesfonctions Lausanne

PROPOSTE PER FIRENZE

n. réf.

Florence, le 23 octobre 1967

v. réf.

Invités par la Municipalité pour consultation, nous avons constaté que le plan régulateur de la ville de Florence a les mêmes aspects passifs que les plans similaires des autres villes du monde. Ces plans ne tiennent pas suffisamment compte des particularités et de la signification spécifique et critique des villes.

Le plan régulateur actuel stratifie une situation que nous traversons, et il tient compte surtout des aspects spéculatifs apparents d'aujourd'hui. Cet état de choses est la conséquence du fait d'être conditionné par des limitations administratives héritées du passé.

Actuellement les propositions essaient d'agrandir les unités administratives, alors qu'à Florence aujourd'hui il semblerait qu'on ignore ou semble ignorer le rôle, la signification et l'avenir de sa région. Il n'est pas possible de prendre la responsabilité d'établir des schémas engageant l'avenir de cette ville dans une forme indéfinie sans proposer ce qui est indispensable aujourd'hui et qui peut conduire cette cité à une participation dans la communauté future.

Il est nécessaire de choisir une directive capable de traduire visuellement l'image correspondante aux événements de l'avenir et qui soit compatible avec la forte expression architecturale de la ville historique. Pour cela il sera nécessaire d'envisager d'une part le problème dans son ensemble, mais d'autre part de prendre des mesures de caractère immédiat d'une portée fondamentale.

Dans cet esprit, les organes responsables de la Ville de Florence peuvent provoquer et stimuler l'intérêt de la population citadine et régionale et donner ainsi à cette partie de l'Italie la possibilité de maintenir aux yeux de tous la place qu'elle mérite.

J. Bakema
 G. Candilis
 L. Costa
 A. Krafft
 H. Siren
 P. Smithson

**Fac-similé du
 manifeste rédigé par
 les congressistes
 et remis aux
 Autorités de Florence**

Un appel de Lucio Costa

Florentins,

Avant de retourner dans mon pays, j'ajouterai quelques mots encore qui précisent ma pensée, en commençant par deux ou trois considérations spécifiques.

1. Il y aura le 4 novembre une année que la boue submergeait votre ville et s'étendait aux régions de la Toscane. Et pourtant depuis l'émouvant effort collectif de sauvetage et de récupération qui fut à proprement parler un miracle, la passivité a repris ses droits comme si les statistiques étaient une garantie, comme si vous aviez devant vous un siècle de sécurité.

Le problème est toutefois soluble. Il vous suffit d'avoir confiance en l'ingénieur Guadani et en ses collaborateurs, puis de recourir à l'aide nationale et internationale.

2. Il est urgent d'arrêter la progression des bâtiments qui se répand comme la lave vers l'ouest et de trouver une autre solution susceptible de l'absorber et de donner une direction à la légitime expansion de la cité. La création de nouveaux centres de construction de l'autre côté des collines où l'air est plus pur, comme l'a généreusement suggéré l'ingénieur en chef Lenzi Orlandi, peut présenter un risque. Il serait peut-être préférable de réserver cette zone à une utilisation d'un autre genre, soit individuel, soit collectif.

3. Comme je l'ai déjà expliqué, la présence des voitures dans les cours et dans le voisinage des monuments me semble un fait normal et stimulant dans la ville historique italienne. Ce qui déplaît est le bruit énervant des avertisseurs, mais il ne faudrait pas oublier que Paris, d'un jour à l'autre, est devenu une ville silencieuse. S'il est vrai que, dans l'urbanisme moderne,

la création d'une zone privée pour les piétons est souhaitable, — à condition de ne pas transformer ce système en inconvénient puisque la voiture fait aujourd'hui partie de l'homme et de ses aises, — dans une ville ancienne le mouvement allègre des automobiles représente le sang qui lui maintient une actualité temporelle. A Florence cependant, cette présence est peut-être envahissante. De nouvelles zones de parcage sont nécessaires dans les avenues de circonvallation. On profitera, pour ce travail, de toutes les occasions de restructuration périphérique en créant des espaces fortement arborisés, dans un double but: souligner le paysage aux confins du centre historique et permettre le parcage à l'ombre en même temps que les loisirs de la population du voisinage. Dans ce sens les propositions de l'architecte Pagani par rapport à l'utilisation du Forte dal Basso semblent d'une importance particulière. Quant à la suggestion de l'ingénieur Uzzani: un axe mené sous le creux de l'Arno, bien que semblant théoriquement intéressante, elle est à proprement parler extérieure à l'échelle de mes confrontations avec les véritables nécessités locales.

Voyons maintenant ce dont on doit tenir compte, selon moi, dès que l'on considère l'avenir de la cité de la région florentine. Florence est l'une des rares villes qui, singulières par leur caractère inimitable, sont devenues des expressions universelles de la civilisation et de la culture. Dans toutes les langues, la simple évocation de son nom développe une charge latente de force et de séduction uniques, vraiment magiques. Et le secret de cette fascination réside dans un fait: Florence reste *vivante*. Il faut donc qu'elle continue de rester vivante également dans l'ère nouvelle qui péniblement s'approche, ère du développement scientifique et technique et qui, nonobstant les contradictions idéologiques

et politiques, ouvrira la porte à un nouveau concept d'humanisme. Pour que Florence ne devienne pas alors à peine un témoignage d'une ère révolue, il est nécessaire de préparer maintenant les conditions à même de conduire à la création d'un nouveau pôle de vitalité intégré dans ce *devenir* qui implacablement se rapproche. Et ce nouveau foyer de vie ne devra pas se contenter d'être une sorte de capitale régionale dans le sens urbanistique commun, mais quelque chose de plus. Il devra être aussi, pour sa « *modernité la plus pure* », une expression universelle de clarté et de lucidité, digne de celle des âges de la Renaissance.

Vous voici devant un défi: l'opportunité pour vous Florentins, pour vous Italiens de faire pour la première fois et à partir de zéro, — comme Brasilia a été faite, — un nouveau noyau urbain limité dans ses dimensions mais symbolique comme expression *européenne* de la pérennité. Dans les attributions d'un tel centre seront compris administrations régionales et organismes nécessaires à Florence pour les réunions, les congrès et tous les genres de rencontres italiens et internationaux. Ce sera un centre au niveau supérieur afin que l'activité y devienne permanente, constituant avec ses subdivisions de bureaux, de magasins et de résidences selon des degrés et des dispositions diverses, un complexe urbanistico-organique capable de traduire dans sa conception non seulement l'intention d'universalité (vastes espaces, esplanade ouverte délimitée par des files successives et alternativement disposées de cyprès) mais aussi de particularité (espaces réduits) où l'esprit de l'urbanisme italien traditionnel (places, routes, cours) sera maintenu dans les rez-de-chaussée et les entresols indépendants des structures mêmes, bien qu'intégrés à elles. Le trafic sera périphérique avec péné-

tration assez profonde pour la commodité, et le parage principalement sous les structures; les places, les placettes, en contraste avec la vieille ville, seront libérées pour la circulation des piétons. Cette *Firenze Seconda* (ou peut-être Firenze Ouest) — elle devrait s'appeler ainsi parce que Firenze « Nuova » impliquerait la considération d'une Firenze « Vecchia », ce qui serait faux puisque le caractère de votre Florence est précisément la pérennité, — serait articulée à l'autoroute et à l'aéroport local selon la formule considérée comme la plus convenable, et assez près de Florence même, dans la pente des collines peut-être et avec une disposition telle que ne soit pas perturbé le passage traditionnel, bien qu'il y ait possibilité aussi, encore que distante, d'incorporation à ce passage. (La tour Eiffel s'est bien incorporée aux monuments de Paris). Elle ne devrait pas compter plus de cent à cent cinquante mille habitants, cette ville neuve, parce que son but ne saurait être d'éviter des dommages aux communes voisines, —

y compris Prato avec sa puissance industrielle, — mais de contribuer à leur harmonieux développement.

Malgré la division de vos communes et l'ancienneté de vos racines locales, vous êtes tous *Florentins* et votre tête, votre cœur à tous, c'est *Florence*.

Votre nouvelle commune grandeur sera exprimée, concrétisée par *Firenze-Seconda*.

1. *Esplanade*

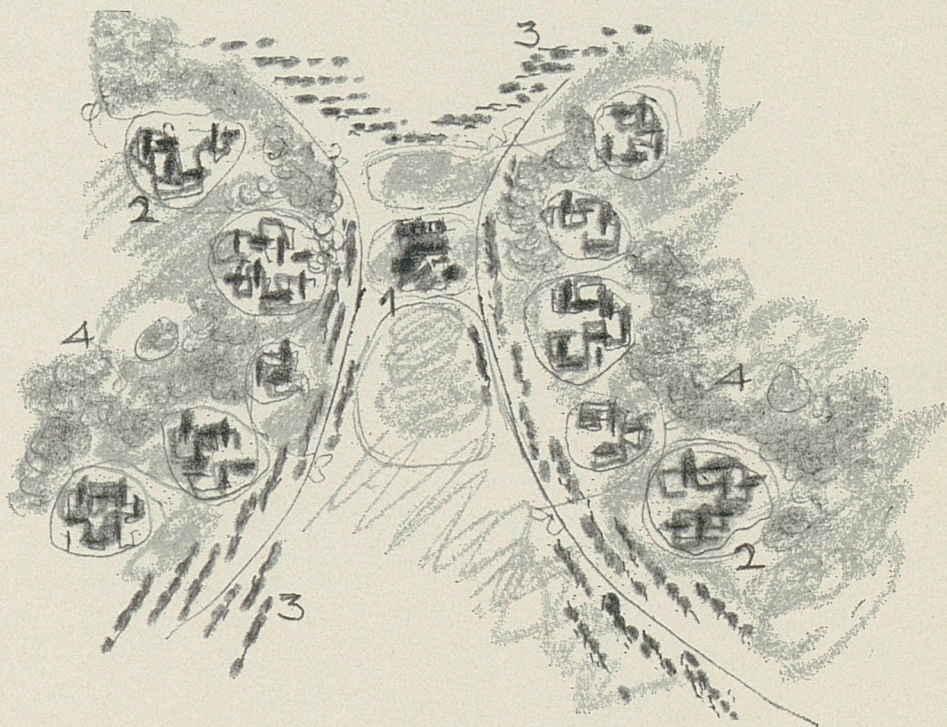
(Administration régionale, bureaux, centre international)

2. Centres résidentiels, commerciaux et de bureaux

3. Cyprès

4. Arbres et parcs

5. Espace libre contrôlé par les pouvoirs publics.



***Editions
Anthony Krafft,
Lausanne, Suisse***

Fr 5.-

Cette brochure a été réalisée grâce à la générosité de la banque Steinhäuslin à Florence, des Imprimeries Réunies S.A. à Lausanne, des clichés Moser & Cie à Bienne et de la reliure Mayer et Soutter à Lausanne-Renens.